

LE MERCENAIRE

LE MERCENAIRE

Carnet de route d'un brigadiste
dans la Guerre d'Espagne

de
Nick Gillain

*(Notes de Eduardo Juárez, du Centre de Recherche
sur la Guerre Civile Espagnole, CIGCE)*



Lire et Voyager

INTERfolio

Classique

NOTE DE L'EDITEUR

En 2019 on célèbrera le 80ème anniversaire de la fin de la Guerre Civile Espagnole. Inutile de dire que celle-ci est l'un des évènements les plus traumatisants de l'histoire de l'Espagne et que, même aujourd'hui, c'est un thème de conversation courant parmi les Espagnols.

Il faut aussi reconnaître que « les deux Espagnes » restent présentes, au quotidien, dans la vie politique de nos voisins espagnols, et qu'elles sont sources de conflits prêts à se déclencher à toute occasion dans les débats, y compris au sein des familles, là même où la tendresse serait de mise. On peut dire que la Guerre Civile est un sujet qui attise chez les Espagnols l'intérêt et l'émotion, malgré eux et malgré le temps écoulé depuis ce qu'on appelle (à tort selon certains) la Transition.

Cependant, nous ne voulons pas approfondir cela, mais, simplement, certains aspects du livre que vous avez entre vos mains, et qui, nous le pensons, nécessitent un éclaircissement rapide et une brève explication.

Voyons tout d'abord « la brève explication ». Il n'a pas été facile de trouver un texte sur la Guerre d'Espagne qui pût

correspondre à notre ligne éditoriale très spécialisée c'est à dire : la publication de témoignages réels et directs des protagonistes de voyages et d'expéditions exceptionnels (au sens le plus large du mot). Si en plus nous voulons un minimum de qualité littéraire, la chose se complique encore plus.

Depuis que nous avons décidé, il y a quelques années, de faire une publication sur la Guerre Civile dans notre collection *Lire et voyager*, la recherche a été passionnante. *Le Mercenaire* est seulement la partie visible formant la pointe de l'iceberg constitué par de nombreuses idées abandonnées, et nous aimerions partager avec le lecteur une seule de ces idées qui n'a pas vu le jour. Il s'agit de *Prisoners of the Good Fight, et Americans against Franco Fascism* de Carl Geiser, le premier livre auquel nous avons pensé sérieusement. Geiser comme Gillain a été soldat des Brigades Internationales dans la fameuse brigade Lincoln.

Avec moins de ressentiment idéologique que Gillain, Paul Geiser avait consacré une grande partie de ses dernières années à un énorme travail de recherche en compulsant et en transcrivant les témoignages de nombreux brigadistes. Son histoire mérite bien quelques lignes car elle est l'antithèse de celle de Gillain, lequel développa en Espagne un rejet, proche de l'aversion, de tout ce qui avait signifié le credo communiste (et ses méthodes) et la motivation idéologique sur le champ de bataille.

Carl Geiser arriva en Espagne en 1937. Il avait eu son premier contact avec le socialisme cinq ans auparavant lorsqu'il fit partie de la première délégation de la Fédération Nationale des étudiants des Etats-Unis qui voyagea en URSS après la reprise des relations diplomatiques entre les deux pays. Au cours de ce voyage, Geiser fut ébloui par la réussite du système soviétique et par les principes du socialisme. Lorsqu'il débar-

qua en Espagne, il était déjà membre du Comité de la Ligue des Jeunesses Communistes. Il participa aux batailles de Brunete, Quinto et Belchite à différents grades, et fut blessé à Fuentes de Ebro ce qui lui valut une hospitalisation de trois mois. Plus tard, en janvier 1938, il rejoignit le bataillon Mackenzie en tant que commissaire politique. Après à peine un an de combats, il fut fait prisonnier par l'armée de Franco et détenu au monastère de San Pedro de Cardena, transformé en prison, où étaient entassés les prisonniers étrangers partisans de la République. Pour Carl Geiser et les six cents autres brigadistes détenus à San Pedro de Cardena ce fut la fin de leur participation à la guerre civile espagnole. L'année suivante, suite à l'intervention des Amis de la Brigade Abraham Lincoln et du Département d'Etat Américain, Franco libéra soixante et onze prisonniers du camp de San Pedro de Cardena, parmi eux se trouvait Carl, le discret, qui de retour à New York, n'évoqua plus jamais l'Espagne ni sa participation à cette guerre « perdue contre le fascisme ».

Il ne faut pas oublier que quelques années plus tard (1950-1956) le maccarthysme poursuivrait les vétérans des Brigades Internationales pour leur engagement aux côtés de la République espagnole, fait que « la chasse aux sorcières » avait associé directement aux activités anti-américaines et au communisme.

Mais revenons à Geiser: grâce à ses études d'ingénieur, il obtint un poste chez Liquidometer, une entreprise de matériel aéronautique, dans laquelle il travailla durant 40 ans sans que jamais personne ne l'ait entendu mentionner son expérience durant la guerre civile. Jamais ? Pas exactement, il y eu une exception. Au début des années soixante-dix, il publia un récit dans le New York Times sur un concert, donné par la chorale formée par des Volontaires Internationaux à San Pedro de Cardena un soir de Noël (ils avaient formé une chorale afin de

maintenir le moral élevé) ; le bon accueil de cet article encouragea, sans doute, Geiser à réfléchir au travail colossal qu'il commença dès son départ à la retraite à l'âge de 71 ans.

Allait-il être possible, 40 ans plus tard, de retrouver les camarades de prison connus en Espagne et de recueillir leurs témoignages et leurs souvenirs afin d'écrire une Histoire Générale des Volontaires Américains de la Guerre Civile ? Il n'y avait qu'une manière de le savoir : en l'écrivant. Carl Geiser, avec son ami (et aussi camarade de prison) Robert Steck, réussit à rassembler l'information biographique de 120 compatriotes qui avaient été avec lui à San Pedro de Cardena et dans d'autres prisons espagnoles. Il établit aussi une correspondance avec plus de 150 vétérans afin de réunir leurs souvenirs. Le projet fut financé et se matérialisa sous forme d'un manuscrit de 900 pages réunissant tout le matériel recueilli et transcrit par Geiser. En 1986, l'éditeur Lawrence Hill and CO, publia une version abrégée du travail original.

Voici, cher lecteur, l'histoire personnelle de Carl Frederik Geiser, qui pour nous, constitue le contrepoint antagonique du témoignage que vous vous apprêtez à lire. Gillain ne prend pas de recul pour raconter son expérience, il écrit son témoignage envahi par le ressentiment et sans le confronter aux autres témoins alors que les armes fument encore et la haine est présente. Geiser, bien au contraire prend 43 ans de recul alors qu'il embrasse encore les principes du socialisme et confronte son vécu aux témoignages de 270 vétérans. Un autre motif d'opposition entre Gillain et Geiser est la lutte pour des idéaux et leur défense y compris sur le champ de bataille.

Le récit de Gillain est unique car dépouillé du romantisme dont les Brigades Internationales ont été auréolées.

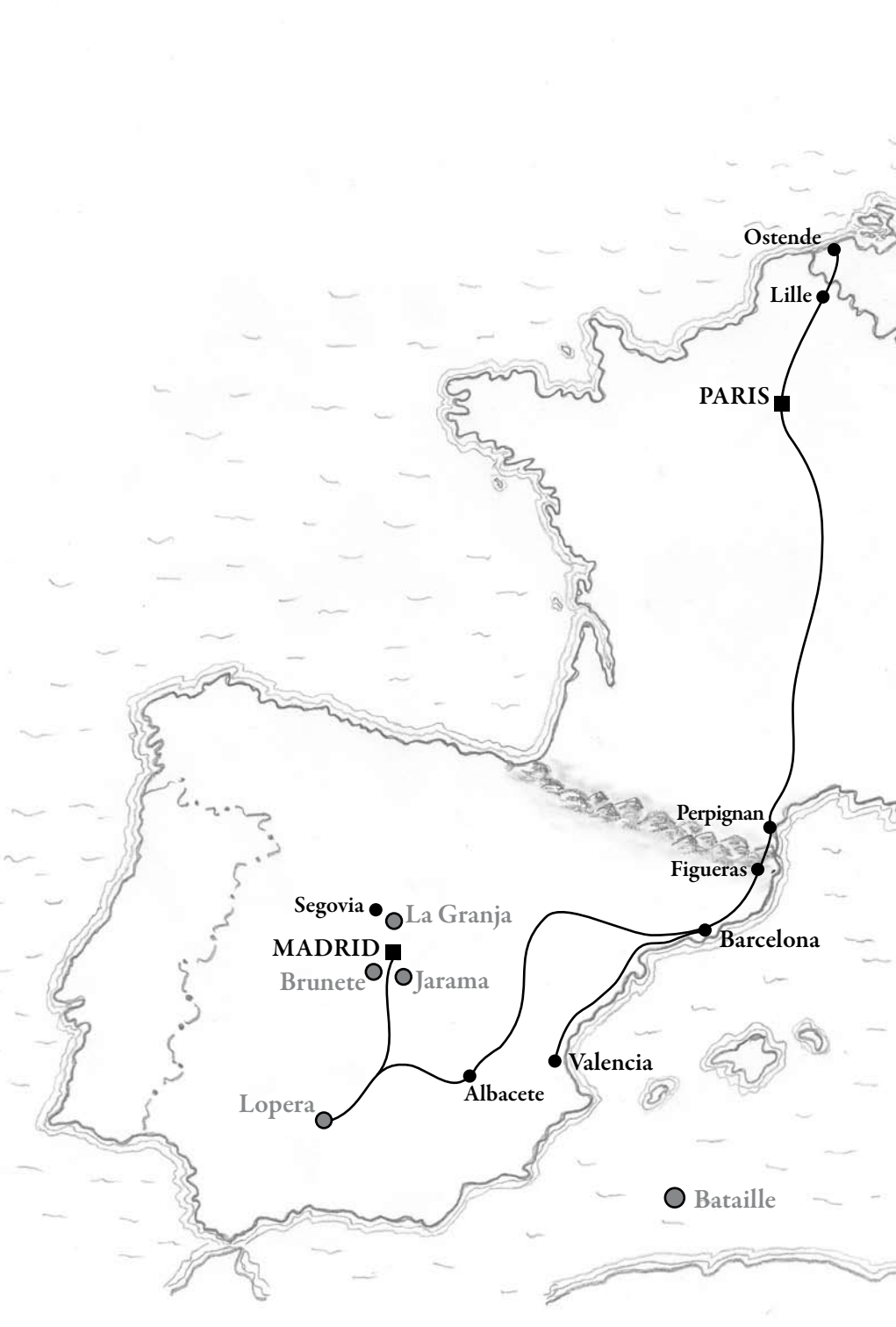
C'est la fin de « la brève explication ».

Pour terminer, voici l'« éclaircissement rapide » : cela concerne le fait que les notes se trouvent à la fin du livre. Nous avons réfléchi longuement à cette décision. Notre principal objectif a été de préserver le texte de Gillain d'une quelconque distraction et d'aider le lecteur à profiter du récit sans interrompre le contexte historique. Les notes sont si longues et bien amenées que nous avons constaté qu'on peut même les lire hors contexte, ce qui souligne d'autant plus le mérite de Eduardo Juárez.

Bon voyage.

L'ÉDITEUR

* La source originale de l'histoire de Carl Geiser apparaît dans l'article sur lui publié dans Tamiment Library and Robert Wagner Labor Archives at New York University.



Ostende

Lille

PARIS

Perpignan

Figueras

Barcelona

Segovia

La Granja

MADRID

Brunete

Jarama

Valencia

Albacete

Lopera

● Bataille

INCIPIT · LIBER

Le Mercenaire

*Carnet de route d'un brigadiste
dans la Guerre d'Espagne*

JE M'ENGAGE DANS UNE BRIGADE INTERNATIONALE

Si l'on me demandait pourquoi je suis parti pour l'Espagne, je répondrais que c'est par esprit d'aventure, et par lassitude, en cet automne pluvieux de 1936, de voir la mer grise et le ciel chargé de nuages. Et si l'on m'interrogeait sur le motif qui m'a fait choisir le parti des Gouvernementaux, je dirais que c'est simplement le hasard¹.

J'étais alors à Ostende où je m'ennuyais à périr. J'avais envie de voir et de faire quelque chose de captivant. Je me décidai donc à partir pour l'Espagne. Mais l'accord relatif à la non-intervention était déjà en vigueur, et, à la frontière belge, une surveillance active essayait de dépister les volontaires qui désiraient se rendre de l'autre côté des Pyrénées. Comment déjouer cette surveillance ? Une seule solution : traverser la frontière avec les frontaliers, c'est-à-dire les ouvriers belges qui, chaque jour, vont travailler en France.

D'Ostende à Ypres par le car, puis me voici à pied sur la grand'route, assailli par les averses. Je marchais d'un bon pas. Déjà le soir tombait quand mon aventure faillit tourner court. Je venais de quitter un gros bourg. Une bicyclette s'arrêta à ma hauteur, un gendarme mit pied à terre et m'interpella :

— Eh bien, mon garçon, où allez-vous donc comme cela ? Il y a une demi-heure que je vous suis, savez-vous, et je ne vois pas ce que vous allez faire...

L'accent était savoureusement flamand, mais, pour amusant qu'il fût, il annonçait la fin de mon équipée. Je ne savais pas comment donner le change. Dans ma poche, il y avait une carte d'Espagne...

Mes explications confuses n'eurent pas l'heur de plaire à mon Pandore. Il m'intima l'ordre de le suivre à la Brigade. Il pleuvait toujours. Nous allions vers un village dont le clocher pointait à l'horizon. Je répondais par monosyllabes à l'interrogatoire qui se poursuivait. J'étais furieux contre moi-même et honteux à la pensée des éclats de rire qui allaient m'accueillir à mon retour à Ostende.

Soudain, je décidai de m'enfuir. Profitant d'une seconde d'inattention de mon gardien, je m'élançai à travers les champs de betteraves, prenant facilement de l'avance sur mon adversaire, handicapé par ses quatre-vingt-dix kilos.

— Arrêtez, arrêtez ! criait-il tandis que je détalais de plus belle. Au voleur ! au voleur !

Et il appuya cette exclamation d'un coup de revolver tiré en l'air.

Je me rappelai alors qu'en Belgique il est interdit à la force publique de faire usage de ses armes sur un homme qui se sauve, et je criai tout en détalant :

— Vous n'avez pas le droit de tirer !

Ce rappel calma l'ardeur du gendarme. Il abandonna la poursuite et je parvins à me jeter dans une grange où je passai la nuit.

Le lendemain au petit jour, je passai la frontière sans encombre. A Lille, le Consul d'Espagne me reçut fort courtoisement et se récusa. Il ne pouvait rien pour moi. Mais, en me reconduisant, il me glissa dans l'oreille :

— Allez donc à la Maison des Syndicats².

La Maison des Syndicats, à Lille, un ancien couvent, était, en cette période de grèves, animée comme un quartier général un jour de bataille. Le Camarade Dumoulin m'envoya chez le Camarade Burneton.

— Tu veux aller en Espagne ?

Un bref interrogatoire et me voilà embarqué pour Paris avec un groupe d'une vingtaine de volontaires. Je n'eus pas le temps d'aller remercier le Consul.

A Paris, avenue Mathurin-Moreau³, autre Maison des Syndicats, sur une plus grande échelle. Cour boueuse remplie d'une foule de volontaires unissant dans leurs acclamations le Front Populaire et l'Espagne, au chant de « la Carmagnole »⁴ qui s'accompagnait de malédictions à l'adresse des bourgeois. Un service d'ordre fonctionnait à la porte, comme aux réceptions de l'Académie Française. Mais les agents se montraient discrets. Ceux-là respectaient à la lettre la règle de non-intervention.

Nous partîmes le soir-même pour Perpignan. Nous étions cinq cents, comme dans le Cid, beaucoup de chômeurs et d'étrangers. Le voyage se fit sans incidents. Tandis que des hommes avinés se précipitaient en braillant vers leur destin, on voyait, à travers les glaces du wagon, la lune qui semblait courir sur les arbres bordant une route voisine. A demi noyé dans la nuit, un paysage se laissait deviner, qui exprimait la

douceur du pays de France; la Loire brillait comme un ruban d'argent.

A Perpignan on nous délivra des cartes d'identité dûment timbrées; nous étions affublés de noms espagnols : « Si on te demande pourquoi tu ne sais pas l'espagnol, tu diras que tu as quitté le pays étant en nourrice ». Précaution inutile ! Personne ne nous questionna, et les cars qui nous emmenèrent marquèrent à peine un arrêt à la frontière et pénétrèrent en Espagne sans plus de formalités que pour ceux qui traversent la Principauté de Monaco.

De Figueras à Albacète un interminable voyage en chemin de fer, à l'allure d'une locomotive poussive et hale-tante. Les gares étaient pleines de jeunes gens aux cheveux luisants, portant à la ceinture des revolvers d'un calibre impressionnant. Si le front vacillait, l'arrière, lui, était bien gardé. Et plus l'arme était grosse, plus son propriétaire paraissait important, comme l'âne chargé de reliques.

Un naïf demanda pourquoi tous ces gens n'étaient pas sur la ligne de feu. La question demeura sans réponse.

Nous étions huit belges dans mon compartiment : un ancien maître-tailleur, un géant de deux mètres de haut, large en proportion, un ex-sergent cycliste au crâne défoncé par un accident, quelques chômeurs de la région de Charleroi.

Au bout d'une demi-heure, nous étions déjà à couteaux tirés, car nous formions une singulière équipe. Chacun de mes voisins avait des opinions nettement définies sur le rôle que nous devons jouer en Espagne : l'un prétendait qu'une simple promenade à travers le pays en amènerait sa pacification immédiate; l'autre parlait de tourner des obus; le troisième disait que nous allions civiliser une nation de sauvages.

Comme tout bon Belge, ils défendaient leurs idées avec un acharnement qui devait fatalement dégénérer en dispu-

te. Cependant ils finirent par changer d'opinion lorsqu'ils s'aperçurent que les champs étaient parfaitement entretenus, qu'à la gare de Barcelone ils virent débarquer deux trains de blessés et qu'au lieu de muser en route, le convoi reçut l'ordre d'accélérer. Déjà circulait le bruit que les Internationaux avaient donné sous Madrid où ils avaient subi de lourdes pertes.

Mais ce qui finit par les mettre d'accord, les uns et les autres, ce fut leur commune hostilité envers moi, mon souci de me tenir à l'écart. Pour la première, et non dernière fois hélas, le mot de « sale bourgeois » monta à leurs lèvres dédaigneuses.

Cependant, le train continuait son petit bonhomme de chemin. Les volontaires finirent par s'en apercevoir, et ils entrèrent en fureur : jamais de halte prolongée dans une agglomération importante... Aux heures des repas on s'arrêtait toujours dans une gare déserte, loin des habitations ! Pour les glorieux, c'était une belle occasion perdue de faire les bravaches, et ils se désolaient de ne pouvoir chanter « l'Internationale » qu'au nez de quelques bergers ahuris, de cheminots indifférents.

A Valence, n'y tenant plus, ils envoyèrent une délégation près du Chef du convoi et ils exigèrent de pouvoir défilier dans les rues de la ville, drapeaux rouges en tête, avec chants appropriés.

Un refus courtois, mais ferme, fut la réponse des autorités espagnoles. Tout ce que le train comptait de « responsables » se mit en devoir de l'expliquer. On parla de non-intervention, de la nécessité de cacher les mouvements de troupes... ainsi que d'autres fadaïses... Mais, ce que l'on se garda bien de dire, c'est que la vue de ces deux mille hommes, sales, déguenillés, puant la misère, eût été

d'un effet déplorable sur la population civile, qui aurait eu la confirmation *de visu* des bruits qui couraient, d'après lesquels les Internationaux n'étaient qu'une bande de vagabonds venus en Espagne pour y chercher le pain et le reste... Et c'était ce reste qui tourmentait les mécontents. Avant le départ on les avait gonflés à bloc et dans les cellules communistes les petits camarades leur avaient prédit une réception glorieuse en Espagne : chants, fanfares, foule enthousiaste, vieillards bénisseurs, petits enfants implorant une vengeance pour leurs pères assassinés par les Maures. Des femmes leur sauteraient au cou, les exhorteraient à se battre. Toute une imagerie d'Epinal⁵...

Au lieu de cela, à travers la riche Catalogne et la plaine fertile de Valence, ils ne voyaient que visages fermés ou hostiles. Et les plus naïfs de s'étonner !

Avec patience, les responsables recommencèrent à s'expliquer. Ils affirmèrent que les Catalans n'étaient pas de vrais Espagnols, et que les anarchistes régnaient en maîtres; que ces derniers, tout Front Populaire⁶ qu'ils fussent, étaient les ennemis-nés des communistes et que, plus tard, après la victoire, on devrait certainement en déchanter avec eux...

Quant aux habitants de Valence et des environs, nos Chefs y mettaient moins de formes : ils les dénonçaient comme fascistes et ils calmaient l'inquiétude des hommes devant ce centre de rebelles qui leur apparaissait derrière le front, affirmant que la Police faisait tous les jours des coupes sombres dans les rangs des factieux⁷.

Au sujet des femmes les explications parurent plus embrouillées. On persuada les volontaires que toutes les jeunes filles et femmes mariées, enfants en nourrice, Front Populaire cent pour cent, ressentaient un amour sans bornes pour les braves Internationaux qui avaient tout quitté,

famille, situation, loisirs — surtout loisirs — pour défendre le Front de la Liberté.

Aussi invraisemblable qu'il parût, cela prit. Et, à partir de ce moment, à toute femme qu'on entrevoyait, on envoyait des baisers; on traitait de sale anarchiste tout civil qui portait ostensiblement un revolver et l'on vouait à la potence tout homme correctement habillé.

Et il se passa aussi cette chose unique au monde : on acclama un agent de police. Ce modeste fonctionnaire en fut tellement ahuri qu'il en oublia de nous saluer en levant le poing.



ALBACETE, BASE DES BRIGADES. ORGANISATION DE L'ESCADRON.

Mes plus mauvais souvenirs sont datés d'Albacète.

Imaginez une ville sans caractère, dans une grande plaine nue, envahie par une foule de dix mille miliciens. Six mois de révolution ont semé partout la ruine et le désordre. Et pourtant, vous n'aurez pas une image exacte d'Albacète au début de novembre 1937, si vous ne connaissez pas la caserne de la Garde Républicaine, ainsi que la place de Toros.

Le premier bâtiment est situé près de la gare; il servait de casernement principal aux brigades internationales en formation; le second, aux confins de la ville, abritait les cuisines et les réfectoires de ces mêmes internationaux. Différant par leur architecture, les deux bâtiments se ressemblaient par la saleté et le désordre.

...Notre convoi arrivé en gare d'Albacète le soir, nous fûmes acheminés immédiatement vers la caserne de la Garde